

## CHAPITRE 2

### LES PREMIERS PAYSANS

Je me souviens que l'on me trimbalait d'un endroit à l'autre en quête d'un foyer d'accueil, c'est-à-dire, une famille de paysans qui, trop heureuse d'avoir quelques bras supplémentaires, m'aurait en retour offert stabilité et « affection » en son sein... en tout cas, c'est ce qui était « convenu ». Chaque fois c'était la même chose, j'étais partagé entre le plaisir de voyager en auto (rare pour moi) avec l'idée de quitter à jamais l'orphelinat (où je n'avais décidément, malgré mon jeune âge et mes rares copains, aucun avenir) et l'angoisse que l'on m'abandonne pour la énième fois dans un endroit hostile où je ne connaîtrais personne (au moins à l'orphelinat, j'avais mes copains bien à moi). Tout ceci me plongeait dans une terrible angoisse.

Il me faudrait tout recommencer, en particulier replanter mes minuscules et ridicules radicules.

Ce fut à nouveau une période de profond trouble pour moi. J'étais tellement paumé que je ne savais plus où j'en étais. Tout ce que j'avais mis des années à construire, soit un semblant de « bonheur », était totalement anéanti.

Finalement, je fus placé chez des paysans.

La première famille, les Torche, vivait à Coumin-Dessus, dans une de ces sinistres vallées secondaires où tout semble figé pour toujours. La condition de ces habitants (essentiellement des paysans) était sans espoir, trop reculés qu'ils sont par rapport à la « civilisation ». Pour peu que l'on s'écarte des grands axes et que l'on s'enfonce de quelques kilomètres dans ces contrées reculées, on se retrouve un siècle en arrière. Le déplacement même des personnes se faisait en calèches attelées à un cheval... mais on connaissait tout de même le tracteur.

Ma vie était rythmée par un lever aux aurores afin de traire quelque vingt vaches, changer leur litière (sortir le fumier avec une brouette: j'avais 11-12 ans), puis étrier les bovins. Après les avoir fourragés (soit les nourrir au foin), je devais couler le lait, le mener à la laiterie avec un fort sympathique saint-bernard, balourd mais assez costaud pour tracter 3-4 boilles pleines de lait. J'avais ensuite droit au petit déjeuner durant lequel le salé côtoyait le sucré... beurk!

Après ce lourd labeur matinal, je me rendais enfin à l'école en car.

Le soir idem, si bien que mes journées se terminaient aux environs de 23h00. J'étais alors trop content de retrouver mon lit.

Ma chambre à coucher n'était pas chauffée et durant certaines rudes nuits d'hiver, il y faisait si froid que coussin et duvet gelaient.

Cela me faisait penser à cet ermite qui se reposait tête sur une pierre. Finalement, je m'endormais, trop éreinté par ma journée.

Dans mes rêves, je rejoignais mon ami le **justicier** qui viendrait me défendre contre tous ceux qui me faisaient du mal. Nous avions fait connaissance depuis plusieurs années. Il occupait déjà mes rêves à l'orphelinat.

Aucun jour de repos. Le dimanche, nous nous mettions à table vers midi, pour n'en sortir que vers 16h00, le ventre tellement gonflé par toute cette nourriture que j'en avais fait quelquefois des indigestions. Mon petit estomac n'était pas habitué à ces orgies alimentaires... mais au moins, je n'avais plus faim.

Je devais ensuite rejoindre les champs pour y ratisser les taupinières jusqu'au soir où les travaux de la ferme m'attendaient.

J'étais fort mal traité et surtout tellement seul, je n'avais aucun copain. Ma révolte commençait à gronder en moi mais elle ne pouvait se manifester encore. Je me contentais de quelques actes de résistance passive, le plus discrètement possible... le risque des brutalités qu'ils ne manqueraient pas d'exercer sur moi étant trop élevé... j'avais peur pour ma vie car ils me battaient régulièrement.

Je me contentais simplement de m'asseoir et rêver des heures durant.

Mais un jour, ma stratégie de «grève» fut découverte par le patron qui m'avait alors poursuivi et coursé à travers champs. Comme il n'arrivait pas à me rattraper, il me lança la fourche qu'il tenait à la main. J'eus de la chance ce jour-là, car deux des trois dents de l'outil se plantèrent de part et d'autre de mon mollet, m'immobilisant ainsi au sol. Lorsque le paysan me rattrapa, il me rossa et roua de tant de coups de pieds que je ne pouvais presque plus respirer. C'était un méchant colérique. Il fallut que je feigne d'être mort pour qu'il me lâche. Il m'abandonna dans cet état au milieu de mon champ de taupinières à peine ratissées.

À cette époque apparut un nouveau et troublant comportement : il m'arrivait d'aller trouver les poussins dans leurs nichées, en quête d'un peu d'affection. Comme je les effrayais et qu'ils me fuyaient naturellement dans leur confusion, je prenais cela pour de l'hostilité dirigée contre moi. Je ne pouvais comprendre et encore moins accepter que ces poussins me refusent un peu de tendresse «grappillée» à la sauvette.

Je me vengeais en les étranglant. J'éprouvais un profond sentiment de culpabilité et mon cœur battait à vive allure. Après cela, j'étais encore plus malheureux qu'avant. Les «petites choses» n'avaient pas beaucoup de chance d'être tombées sur le pauvre et malheureux garçon que j'étais alors... **pardon les poussins...**

Je me sentais très fatigué en raison de l'excès de travail (j'étais trop jeune). J'avais pourtant fini par ne plus me rendre à l'école, pour le plus grand plaisir des paysans qui en profitèrent pour augmenter encore mon labeur.

Un jour, ne pouvant plus supporter cette vie, je les avais menacés de me «tuer» si rien ne changeait. Ils se moquèrent de moi et me mirent une correction de plus... je n'en pouvais plus... j'étais au bout du rouleau.

\* \* \*

Et ma mère, dans tout cela, que devenait-elle ? Je n'y pensais plus. Pour moi, elle n'était pas venue me sauver à l'orphelinat et ne viendrait certainement pas dans ce trou perdu. **Malgré tout, dans un ultime espoir, je lui avais écrit, une fois encore** pour lui dire combien j'étais malheureux. Elle ne me répondit jamais. Elle semblait ignorer jusqu'à mon existence. Aussi me mettais-je à pleurer tout mon désespoir, seul dans mon coin, attendant **la mort** ou un événement, un miracle, mon Sauveur, quelqu'un ou quelque chose qui pourrait changer ma triste condition et m'apporter réconfort et bonheur, **mais rien n'arriva.**

Lomin le 8 décembre 1967.

Chère maman

C'est avec plaisir  
que je t'écris quelques lignes. Je pense te  
dire que je me plain bien ici. Je suis bien  
nourri. Aujourd'hui nous avons eu un  
canard pour dîner. Comme il était bon.  
Mais je ne leur obéis pas. Ils disent  
qu'ils veulent me renvoyer, alors pourrais-  
tu me prendre pour toujours chez toi  
comme tu m'avais promis. Je te  
promais que je t'obéis bien et je  
serais sage.

Bonne nuit  
à maman et à José

D A

Un jour, **je me décidai enfin à faire un coup d'éclat.**

Je m'étais simplement caché dans le foin durant près de deux jours. Les paysans, affolés par ma disparition, décidèrent de faire une battue dès la tombée de la nuit. Ils se firent aider par leurs voisins. Ils avaient bonne mine et ne la menaient pas large. Il fallait voir ce petit monde s'activer à la lumière des torches. Je les entendais très bien de là où je me trouvais. Ils m'appelaient désespérément, mais je m'étais dit que si j'apparaissais, tout ceci n'aurait servi à rien et qu'ils me battraient à mort.

Cette fois, j'étais bien décidé à aller jusqu'au bout. De toute façon, que pouvais-je envisager de pire que la mort ? Je l'attendais comme une libératrice. **Ne craignant plus rien ni personne**, j'étais devenu INVULNÉRABLE, fort agréable sensation de puissance pour un petit bonhomme comme moi. Ce fut ma première victoire...

Le lendemain, les paysans, très embarrassés, durent téléphoner à l'assistante sociale qui se rendit sur place avec la police. Les Torche étaient dans leurs petits souliers. Lorsque arriva ce beau monde, je fis mon apparition en faisant un petit détour par le champ situé derrière la ferme, comme si je débarquais du bois.

Je dis alors texto «...**si vous me laissez ici, je me suicide**, car ces gens me battent régulièrement...». Cela dut faire son effet, puisque je fus embarqué sur-le-champ par l'assistante sociale : Mlle Kasiraghi.

Par la suite, ils furent quelque peu inquiétés par le juge... bien fait !

\* \*  
\*